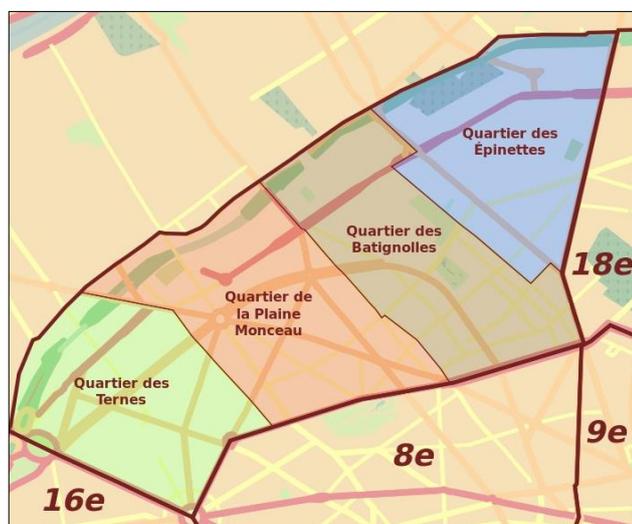


PARIS – 17^e arrondissement

La rue de Lévis au fil du temps

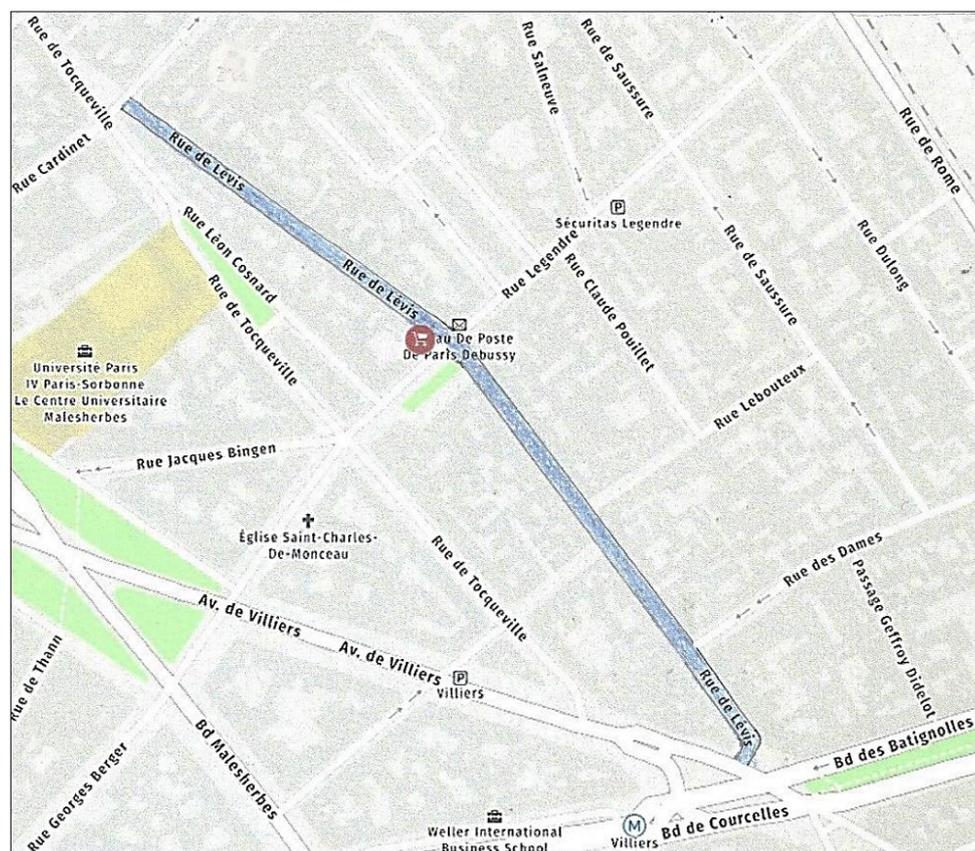
Histoire & images d'hier et d'aujourd'hui

Cette étude a été réalisée par Pascale Nourisson en 2021. Elle propose de parcourir la rue de Lévis en attirant l'attention sur certains aspects historiques, commerciaux ou architecturaux parfois méconnus de cette ancienne voie de la capitale. À part de rares clichés signalés, toutes les photos récentes ont été prises par l'auteur.



Au sein du 17^e arrondissement, la rue de Lévis appartient au quartier de la Plaine-Monceau, ancien territoire agricole et giboyeux aux portes de Paris, qui va s'urbaniser à partir des années 1850.

Une ordonnance royale du 10 février 1830 sépare les villages des Batignolles et de Monceau de la commune de Clichy, créant ainsi la commune de Batignolles-Monceau. Celle-ci constituera, lors de son rattachement à Paris en 1860, les trois quartiers de la Plaine-Monceau, des Batignolles et des Épinettes. Le village des Ternes, intégré à Neuilly depuis 1830, verra s'évanouir ses désirs d'autonomie et deviendra en 1860 le quatrième quartier du 17^e arrondissement de Paris.



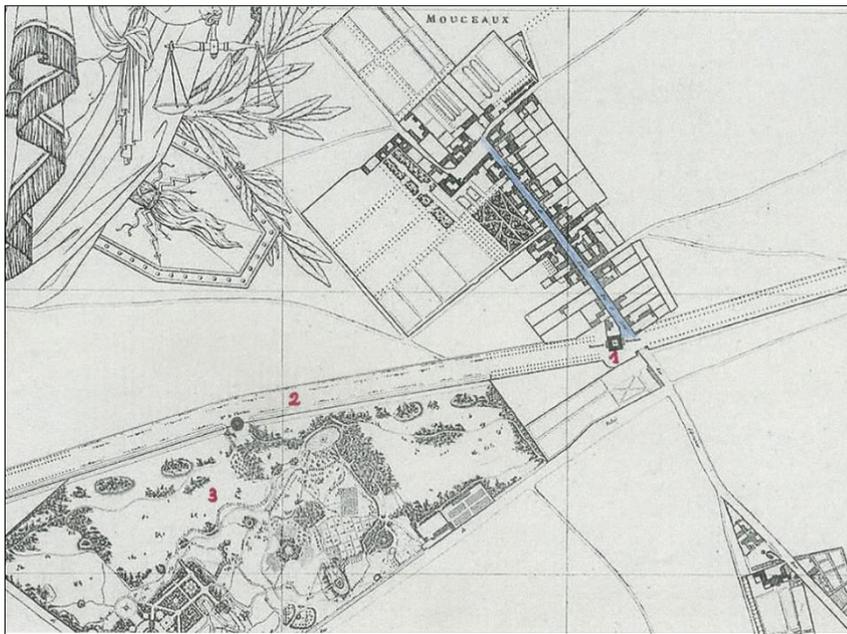
La rue de Lévis fixe la limite administrative entre le quartier dit de la Plaine-Monceau et celui des Batignolles. Elle commence entre le n°2 et le n°4 de l'avenue de Villiers et se termine au niveau du n°100 de la rue Cardinet.

Cette voie correspond à une partie de l'ancien chemin qui conduisait de Paris à Argenteuil en passant par le village de Monceau (voir p. 2).

Elle doit son nom à l'un des derniers propriétaires du château de Monceau, maréchal de France sous Louis XV.

Un village aux portes de Paris

L'histoire de « Monceau » rejoint celle des autres villages autour de Paris rattachés à la capitale en 1860.



◀ Plan de Verniquet de 1790 montrant le tracé de la rue de Lévis (surlignée en bleu) traversant le village de Monceau (ou Mouceaux) et se prolongeant vers le sud par la rue d'Argenteuil. (BnF Gallica)

1. La barrière de Monceau
2. L'enceinte des Fermiers généraux, construite de 1784 à 1790 et munie de barrières destinées à percevoir l'octroi ; elle sera démolie en 1859.
3. Le jardin aménagé par le duc de Chartres qui deviendra, après bien des remaniements, le parc Monceau.

D'après la carte des fortifications de Paris de J. Andriveau-Goujon de 1841, détail au niveau des villages des Batignolles et de Monceau, avec la rue de Lévis indiquée en bleu. L'enceinte des Fermiers généraux est soulignée d'un trait rouge. En jaune, les fortifications de Thiers, bâties de 1841 à 1846 et dotées de 95 bastions puis détruites entre 1919 et 1929. La bande vert-clair désigne une zone de servitude non constructible. (BnF Gallica) ▶



◀ Façade donnant sur la rue de Lévis de la barrière de Monceau (dite aussi de la Petite Pologne), située au bas de l'actuelle rue du Rocher, construite en 1787 par Claude-Nicolas Ledoux. Utilisée comme octroi à partir de 1790, elle sera détruite vers 1859 (Photo Hippolyte Bayard vers 1845).

Sur les 57 barrières que comptait l'enceinte des Fermiers généraux, 47 étaient munies de bâtiments à l'architecture très variée, appelés aussi pavillons ou propylées, édifiés par Claude-Nicolas Ledoux entre 1784 et 1790.



Empruntée dès le VII^e siècle, cette voie de passage parcourt une plaine restée rurale et très peu peuplée, située hors des murs de la capitale. Identifiée très tôt comme une artère principale traversant le domaine de Monceau, elle va connaître, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, de profonds et rapides changements.

La présence d'un château seigneurial, attestée depuis le XIV^e siècle, autour duquel le village de Monceau va se construire (voir p. 28) s'accompagne de l'implantation d'une société issue de la noblesse et de la bourgeoisie qui influencera durablement la sociologie du quartier.

Des extraits d'un article, paru dans le *Journal du 17^e arrondissement*, brossent un tableau évocateur de la rue de Lévis et de l'ambiance qui y régnait en 1884 :

« Rue de faubourg, rue mouvementée et tapageuse ; bicoques et grandes maisons ; masures aux murs lézardés [...] Les recoins, les réduits, les profondes cours à plusieurs corps de logis abondent dans cette voie populaire, et si ce n'était le passage de l'omnibus, on se croirait loin, très loin de la capitale.

Les poules, les canards barbotent, crient, piaillent dans le ruisseau. Une voiture passe, et alors les poules effarées se réfugient dans les corridors obscurs, les canards jettent des cris désespérés en allant se cacher tout crottés, agitant leurs ailes et vous éclaboussant de mille gouttelettes de boue.

Tout le monde se connaît, les femmes se lient facilement, mais se disputent en conséquence fréquemment. Dans le fond des cours, on entend les marmots qui crient à l'unisson, les chiens qui aboient ; des fenêtres sortent des têtes furieuses qui réclament le silence en faisant pour l'obtenir une horrible bacchanale.

Le sergent, habitué à ces scènes, arrive d'un pas tranquille et développe, dans une cambrure exagérée, son buste de bel homme. La paix se rétablit, l'autorité s'en va, grave et solennelle.

Midi. La rue s'anime, les hommes rentrent, les femmes s'éparpillent ; on a tant bavardé que le déjeuner n'est pas prêt ; et du rez-de-chaussée au cinquième, on mange, on dévore, on digère.

Le soir, on prend la « fraîche » ; les chaises disputent aux passants le droit de circuler. On interpelle le cocher de l'omnibus, toujours bon enfant et légèrement gouailleur [...]

Mais une buée lumineuse monte, légère, vers le ciel ; la température assouplit les corps et assouvit les esprits. Peu à peu, les boutiques se ferment, les corridors deviennent obscurs ; la rue est déserte : on dort. »



◀ La rue de Lévis, photographiée ici vers 1905, bordée de beaux immeubles et de commerces, n'a plus rien d'un chemin de campagne ni même d'une simple rue de village.

Les grands travaux d'urbanisme et d'aménagement de la voirie entrepris à la fin du XIX^e siècle ont entraîné l'arrivée d'une population de plus en plus nombreuse. Séduits par le lieu, de nouveaux propriétaires fortunés ou des investisseurs contribueront à remodeler le quartier par la construction d'immeubles cossus ou d'hôtels particuliers à l'architecture souvent originale et audacieuse. L'ambiance villageoise, voire campagnarde, disparaît alors au profit d'une société urbanisée, plus affairiste et commerçante.

1. De l'avenue de Villiers à la rue Legendre



Dans l'axe de la photo, le début de rue de Lévis, vue de la place Prosper-Goubaux. Un bel immeuble avec une façade d'angle à pan coupé, construit en 1900, donne à la fois sur l'avenue de Villiers (au n°4) et sur la rue de Lévis. Un café-restaurant y existe toujours ; il se nomme aujourd'hui « Le Dôme ».



À droite de la photo, deux immeubles mitoyens construits en 1910 à la jonction du boulevard des Batignolles et de l'avenue de Villiers. La porte cochère visible au niveau du feu tricolore est au n°102 boulevard des Batignolles ; celle située plus à gauche est au n°2 avenue de Villiers. L'ancienne pâtisserie est devenue un glacier italien « Amorino » et la « Grande boucherie centrale », qui fait l'angle avec la rue de Lévis, est maintenant un magasin de chaussures « Bocage » à la devanture jaune.



Cliché pris vers 1910 de la grande boucherie centrale, la « Maison Félix Gourreau », à l'angle de l'avenue de Villiers, au niveau du n°2, et de la rue de Lévis. Avec son personnel nombreux et le bétail paisible devant l'entrée, l'établissement devait sans doute susciter la curiosité des passants et des enfants.



Sur cette autre photo de 1912, l'équipe au complet de la grande boucherie Félix Gourreau pose fièrement au milieu des bœufs sélectionnés pour une exposition.

À droite de l'image, on aperçoit la devanture d'un pâtissier-glacier puis une partie de la porte d'entrée de l'immeuble au n°2 avenue de Villiers (voir page suivante).



Sur la carte postale ci-dessus, datée de 1932, montrant l'entrée de la rue de Lévis et l'avenue de Villiers vues de la place Prosper-Goubaux, la boucherie tenue par Félix Gourreau n'existe plus. Elle a laissé la place à un grand magasin de chaussures de la « Maison Dressoir », une marque très en vogue à cette époque.

◀ Publicité des années 1920 pour la marque de chaussures « Dressoir »

Actuellement, à cet endroit, on peut toujours acheter des chaussures mais de la marque « Bocage », dans un magasin installé en 1985. À côté, le glacier italien « Amorino » a ouvert une succursale en 2015, perpétuant ainsi la tradition de pâtisseries-glaciers de ce lieu.





La première partie de la rue de Lévis est piétonne ; un marché de rue, essentiellement consacré aux commerces de bouche, y existe de longue date. La foule bruyante mais bon enfant des chalands n'interdisait pas les revendications corporatistes, comme en témoigne cette grève des commis épiciers, suivie d'une bagarre rue de Lévis fin décembre 1898 (cf. illustration ci-contre). Au tournant du XX^e siècle, il y avait encore environ quatre-vingt marchandes des quatre saisons avec leurs pittoresques charrettes. Aujourd'hui, elles ont disparu et les crieurs ont perdu un peu de leur gouaille...

◀ *Le Petit Journal* n°425 du 8 janvier 1899. Illustration en couverture d'une bagarre rue de Lévis lors d'une grève des commis épiciers.

Au début de la rue de Lévis, un bar-tabac-restaurant, dont le nom est « Le Dôme » depuis 1989, embrasse l'angle avec l'avenue de Villiers.

À droite, l'emplacement de l'ancienne « Grande boucherie centrale » est occupé par un magasin de chaussures de la marque « Bocage » (voir pages précédentes).





L'entrée dans la rue de Lévis avec, à gauche, un bar-tabac-restaurant, aujourd'hui « Le Dôme ». Sur la photo ancienne datant de 1905, à droite, on aperçoit une boulangerie-pâtisserie puis, après une porte cochère, la « Boucherie Mirouel » avec sa surprenante marquise, et trois autres commerces dont un coiffeur. Tous ces bâtiments ont été démolis et remplacés par l'immeuble d'angle datant de 1910 et, dans le prolongement, par un immeuble blanc (reconstruction de 1936) avec une boulangerie-pâtisserie, la « Maison Marques », installée depuis 2015, un commerce déjà présent à cet endroit en 1905, et une boutique « Calzedonia », spécialisée en lingerie, sous-vêtements et collants. L'immeuble suivant, construit en 1907 au n°8, fera l'objet d'une description plus détaillée page 10.

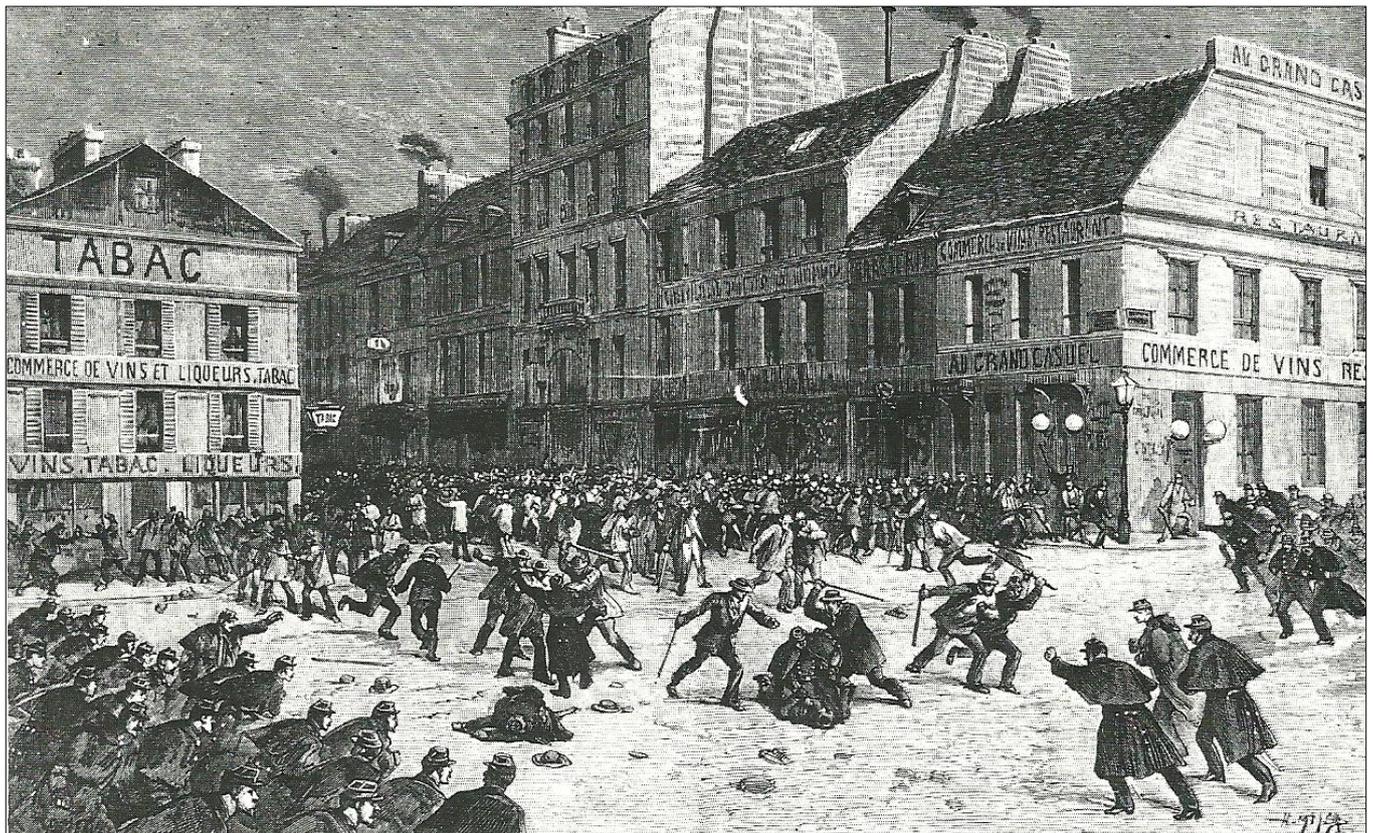


La Salle de la Réunion

En 1810, sur le côté droit de la rue de Lévis, au n°8, dans le prolongement de ce qui deviendra la « Grande boucherie centrale » citée précédemment, « La salle de la Réunion », encore appelée « Salle Lévis » ouvre ses portes. Cabaret en vogue sous la Restauration, cet établissement devient l'un des bals les plus prisés de la banlieue et aussi une salle pour banquets et réunions associatives ou politiques.

En 1848, la salle réunit une assemblée de près de 5 000 personnes présidée par Ledru-Rollin, Auguste Blanqui et Barbès. Entre les interventions politiques, l'endroit retrouvait alors sa vocation de musique, danse et autres divertissements mais, sous le Second Empire, la politique s'impose. Les personnalités se succèdent à la tribune de la rue de Lévis : Jules Favre, Henri de Rochefort, Léon Gambetta... L'année 1884 y sera particulièrement agitée. Ainsi, le 7 décembre 1884, Louise Michel, de retour de déportation en Nouvelle-Calédonie, préside une réunion organisée par le groupe anarchiste « La panthère des Batignolles » sur le thème : "De l'entente des travailleurs du monde entier contre les gouvernements et le capital".

Le Petit Journal du 8 décembre 1884 relate cet événement : « Les participants, encore exaltés par l'esprit de la Commune, appelèrent à l'extermination de la bourgeoisie, harangués par l'orateur Druelle : "Entrez dans les boulangeries, les magasins, entrez partout. Tout vous appartient". La foule surexcitée sortit dans la rue, en poussant des cris de haine et de mort. Il y eut, avec les agents, de violentes bagarres, rue de Lévis et avenue de Villiers, et de nombreux blessés dont M. Florentin, officier de paix, qui fut frappé de coups de couteau. »



▲ « Après la réunion, Salle Lévis, le 23 novembre 1884 », œuvre d'un artiste non identifié illustrant les émeutes survenues à la suite d'un discours très violent prononcé par l'anarchiste Druelle (dit Sabin) lors d'un grand meeting des ouvriers sans travail à la Salle Lévis (cf. Pierre Naudet). Celle-ci sera publiée dans *Le Journal illustré* du 7 décembre 1884 (cf. *Vie et Histoire du 17^e arrondissement*).

L'année suivante, en 1885, les danseurs, les musiciens et les orateurs laisseront la place aux chaudières de la brûlerie de café de la « Maison Patin » évoquée plus longuement page suivante.



Toujours en référence avec le n°8 de la rue de Lévis, de récents documents trouvés par les *Archives de Paris*, montrent que la fameuse usine de torréfaction dans laquelle Céleste Albaret, la servante fidèle et dévouée de Marcel Proust, se rendait pour se procurer le café de « Monsieur Proust » ne serait pas la « Maison Corcellet » mais la « Maison Patin », située au n°8 rue de Lévis.

À cette adresse, une inscription sur la façade de l'immeuble récemment ravalé indique : *Cafés E. Patin - Maison fondée en 1840*. Entre 1885 et 1889, Étienne Gillet y installa une usine de torréfaction associée à un espace de vente de cafés, thés et chocolats. Les Gillet avaient en effet repris la Maison Patin - tout en conservant le nom - et disposaient de plusieurs boutiques de cafés dans Paris. La « Maison Patin » fut la dernière usine de torréfaction de café dans Paris à l'époque de Proust.

Les *Archives de Paris* précisent aussi qu'un certain Charles Gillet s'occupa en 1906 de la démolition de l'ancienne boutique de vente puis de la reconstruction à sa place d'un immeuble haussmannien donnant sur la rue. L'usine de torréfaction a été fermée et transformée en appartements dans les années 1980 et le magasin de vente a été repris en 2001 par les « Comptoirs Richard ».

Dans ses souvenirs, Céleste Albaret raconte le rituel du café cher à l'écrivain :

« Ce qui me fascinait le plus, c'était de le regarder préparer dans l'après-midi l'essence de café pour le petit déjeuner de M. Proust, qui déjà à l'époque, était presque tout son repas. Cela devait avoir bientôt son importance pour moi.

C'était tout un rite [...]. Il fallait aller chercher le café là où on le torréfiait, dans une boutique du XVII^e arrondissement, rue de Lévis, pour être bien sûr qu'il soit frais et bon, avec tout son arôme. [...].

On bourrait le filtre de café moulu très fin, très serré, et pour obtenir l'essence que voulait M. Proust, l'eau devait passer lentement, longtemps, goutte à goutte, pendant qu'on maintenait le tout au bain-marie, naturellement. Et il fallait la mesurer pour que cela donne deux tasses, juste le contenu de la petite cafetière en argent [...]. »

Extraits de *Monsieur Proust*, Céleste Albaret, Éditions Robert Laffont, 2014

Plus loin, de l'autre côté de la porte d'entrée de l'immeuble, se succèdent une boutique « Foto Quick », un charcutier-traiteur, la « Maison Bouvier », existant depuis 2007, et un établissement « Altermundi » à la devanture orange, ouvert en 2019.



En poursuivant la rue de Lévis, aux n°s 10-12, faisant l'angle avec la rue des Dames, un grand immeuble a été construit en 1962 sur l'emplacement d'une ancienne ferme qui existait encore à la fin du XIX^e siècle. Depuis 2004, le rez-de-chaussée est occupé par un magasin Monoprix consacré à l'alimentation et aux produits d'entretien.



De l'autre côté de la rue des Dames, au n°14 rue de Lévis, une succursale des parfumeries « Marionnaud » est installée depuis 2006.

La photo ci-dessus, prise vers 1910, montre à ce même emplacement la « Maison C. Dion ». Monsieur et Madame Dion posent ici avec tout le personnel devant la porte de ce volailler bien connu dans le quartier.





Sur le côté gauche de la rue de Lévis, au pied de l'immeuble 1900 où se trouve « Le Dôme » déjà évoqué, se succèdent : au n°3 (non visible sur la photo) une boutique de vêtements pour femmes, au n°5 un magasin de téléphonie « Bouygues », au n°7 une poissonnerie « La fine marée » et au n°9 un épicier-traiteur italien « Italian Cucina ».

Pendant le Second Empire, la Maison « Au Moka », située au n°5, servait café, thé et chocolat fort appréciés de la bonne société de l'époque.

L'immeuble portant le n°11, construit en 1880, est actuellement occupé par un magasin de vêtements pour enfants de la marque « Du pareil... au même ». La carte postale ci-dessous, datant de 1909, montre à cet emplacement la devanture soignée d'un pâtissier-glacier.



La haute porte cochère que l'on aperçoit est l'une des deux entrées de l'immeuble suivant, construit en 1890, allant du n°13 au n°19 de la rue de Lévis.

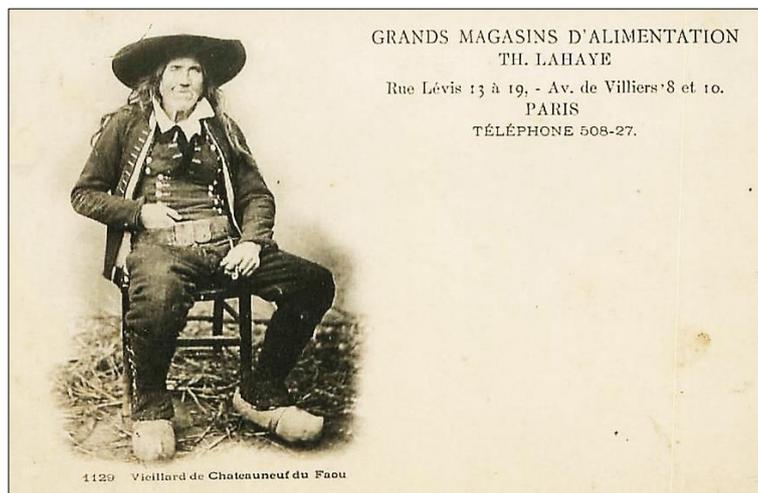




3. PARIS (XVII^e). – Rue de Lévis – Heure de l'Approvisionnement

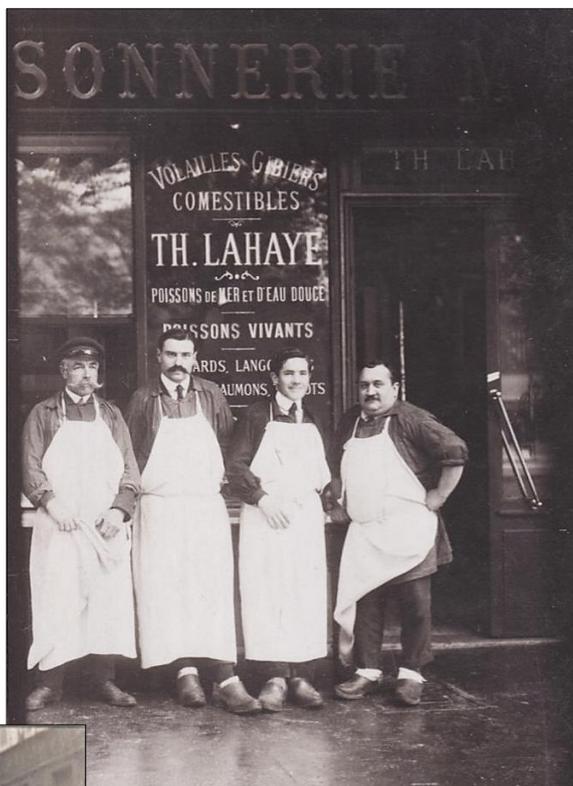
Entre deux portes cochères, du n°13 au n°19, s'étendait un vaste établissement vendant volailles, gibiers, primeurs, produits alimentaires et autres comestibles où se pressaient les ménagères pour faire leurs achats. Sur toute la longueur, un magasin Monoprix réservé à l'habillement, la vaisselle, les produits de beauté et la parapharmacie s'est installé en 1994.





◀ Carte publicitaire des « Grands magasins d'alimentation Th. Lahaye » qui indique que ceux-ci s'étendaient du n°13 au n°19 rue de Lévis et s'ouvraient aussi, comme l'actuel Monoprix, sur l'avenue de Villiers.

Cet établissement apparaît également sur les cartes postales anciennes des pages 12, 13 et 15 ; elles permettent d'apprécier la gamme très étendue des produits proposés à la vente et de mesurer l'espace qu'il occupait sur la rue de Lévis au début du XX^e siècle. La photo ci-contre montre plus particulièrement la vitrine de la poissonnerie.



◀ Autre photo de la « Maison Th. Lahaye » avec, semble-t-il, tout le personnel de la boucherie qui pose devant la porte d'entrée.



La partie de l'établissement visible sur la photo ci-dessus peut être située à gauche de la porte cochère du n°19 rue de Lévis, juste en face de l'embranchement perpendiculaire de la rue des Dames dont on aperçoit les premiers immeubles qui se reflètent dans la partie droite de la vitrine.





La rue de Lévis, en direction de la rue Legendre. Sur la droite, le départ de la rue des Dames avec la « Maison C. Dion », maintenant les parfumeries « Marionnaud », déjà citée p. 11. Un peu plus loin, à gauche, l'embranchement de la rue de la Terrasse, repérable au loin, sur la photo actuelle, à la croix verte d'une pharmacie puis, à droite, celui de la rue Lebouteux avec un café et d'autres commerces difficilement identifiables sur la carte postale ancienne.





La photo ci-contre du début des années 2010 (cliché web) montre le côté droit de la rue de Lévis, en direction de la rue Legendre, à l'approche de la rue de la Terrasse. Au premier plan, au n°26, la « Boucherie centrale Lévis », en place depuis 1957, puis se succèdent un bar-tabac-restaurant et « La brioche dorée » qui propose sandwiches et viennoiseries depuis 2001.

Dans les années 1970-1980, au n°28 de la rue de Lévis, la « Maison Barthe » était déjà un bar-tabac-restaurant « Le disque bleu ». En 1999, cet établissement se constitue en société portant le même nom, avant d'être remplacé en 2019 par « Le Gévaudan » qui sera renommé en 2020 « Café Lévis » (cliché web).



Sur cette photo plus récente prise en 2021, on reconnaît la « Boucherie centrale Lévis », dont le rideau a changé, et on peut repérer le « Café Lévis » grâce à une carotte, l'enseigne des marchands de tabac. Un peu plus loin, on devine le départ de la rue Leboutoux. Sur le côté gauche de la rue de Lévis, un grand marchand de primeurs qui fait l'angle avec la rue de la Terrasse.



En descendant la rue de Lévis vers la rue Legendre, la rue de la Terrasse, prenant à gauche vers la rue de Tocqueville. À l'angle, au n°33 rue de Lévis, la Société d'approvisionnement « Lévis Terrasse » propose un large choix de primeurs depuis 1957. En face, au n°35, la « Pharmacie de la Terrasse » s'est installée en 1993.





La rue de la Terrasse, vue cette fois de la rue de Tocqueville, en direction de la rue de Lévis. À l'angle gauche, au n°15 rue de la Terrasse, au pied d'un immeuble construit en 1886, il y avait déjà, au début du XX^e siècle, un café-restaurant. Fidèle à une tradition de restauration, « Le café de Raphaëlle » a ouvert ses portes en 2012. À droite, au n°8 rue de Tocqueville, dans un immeuble 1900, se trouvait la crèmerie « A. Biron », remplacée depuis six ou sept ans par un salon de coiffure « Franck Provost ».

Rappelons l'existence à ce carrefour, entre 1529 et 1828, de l'ancienne chapelle construite par Étienne Desfriches sur le domaine de la seigneurie de Monceau (voir p. 28).





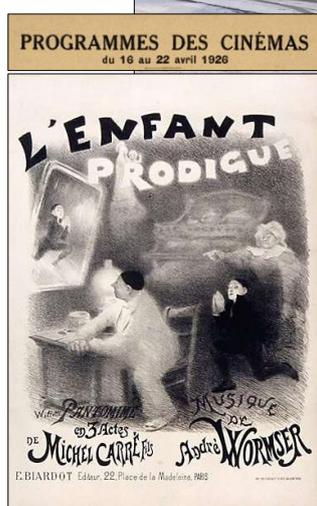
En poursuivant sur la rue de Lévis, on arrive à la rue Leboutoux qui part sur la droite jusqu'à la rue de Saussure. Les recherches et les témoignages d'anciens habitants du quartier indiquent que ce secteur a peu changé depuis le début du XX^e siècle.

Au n°32 rue de Lévis, à l'angle d'un immeuble construit en 1874, se trouve une succursale de la « Maison Nicolas », une enseigne créée en 1822. Ce caviste figure à cette adresse depuis 1900. En face, au n°34 et aussi au n°41, « Le petit jardin » offre au regard ses étals colorés de fruits et légumes. Cette SARL a succédé en 2013 à la Société « Lévis primeurs », fondée en 1955 par Georges Cartalade qui possédait de nombreux magasins dans Paris dont plusieurs situés rue de Lévis (*cliché web 2008*).



À gauche, au n°38-40, au pied d'un immeuble construit en 1966, un magasin de produits cosmétiques de la chaîne « Sephora » est ouvert depuis 2012, succédant à une supérette.

À cette adresse, un cinéma de quartier, le « Royal Monceau » a ouvert ses portes en 1926 et projeté des films jusqu'en 1962. Malheureusement, malgré des recherches, aucune image de sa façade rouge vif n'a pu être retrouvée.



◀ Couverture de *Cinémagazine* n°16 du 16/4/26 annonçant le programme d'ouverture du cinéma « Royal-Monceau » pour la semaine du 16 au 22 avril 1926 avec deux films à l'affiche : *Sans Famille* (chap. 5) de Georges Monca (1925) et *L'enfant prodige* de Michel Carré (1907).

L'immeuble mitoyen, situé au n°36, date de 1850. À côté de la boutique verte « Palais des thés » installée en 2008, s'ouvre une grille accédant à un porche suivi d'un passage où se trouvaient autrefois des ateliers d'artisans nombreux dans le quartier.

L'endroit a été récemment joliment réhabilité et comprend des logements ainsi qu'un cabinet infirmier et médical.





La rue de Lévis vers 1939 (*Document photo Musée de la Presse*). Au n°46, au rez-de-chaussée d'un immeuble de 1900, un passage donne accès à un garage et au salon de coiffure « Armand ». À côté, se trouve un bistrot « L'entr'acte » vendant aussi de la charcuterie, comme le montrent les saucissons suspendus en vitrine. Les habitants du quartier se souviennent de ce commerce toujours présent dans les années 1970-1980. Au n°44, construit en 1850, la boutique au rideau baissé d'un horloger-bijoutier. On peut aussi remarquer les charrettes des marchandes des quatre saisons, encore nombreuses à cette époque, vendant leurs produits dans la rue.

Pour l'anecdote, on raconte que le puits du n°44 rue de Lévis est resté longtemps inutilisable à cause des fusils et baïonnettes jetés dedans au cours des événements de la Commune de Paris.

Actuellement, le passage fermé par une grille ouvre sur une cour avec des logements. À l'emplacement de l'ancien bistrot « L'entr'acte », le chocolatier Hubert Masse a ouvert une boutique « Le cacao tier » en 2013. L'horloger-bijoutier a été remplacé par la « Famille Mary », maison spécialisée en miel et produits dérivés, installée dans le quartier depuis 2003.





◀ Photo de la rue de Lévis, en direction de l'avenue de Villiers, avec les immeubles n°45 et n°43 avant les expropriations et démolitions ayant affecté le secteur entre 1876 et 1900 (Archives historiques de Paris).



▲ Ci-dessus à droite : anciennes publicités pour deux commerces au n°45 rue de Lévis : « Le ramier » spécialisé en jouets scientifiques et « Interlux » vendant du matériel électrique aux grossistes, et une autre pour la boucherie chevaline de Pierre Barbaud, située au n°43.

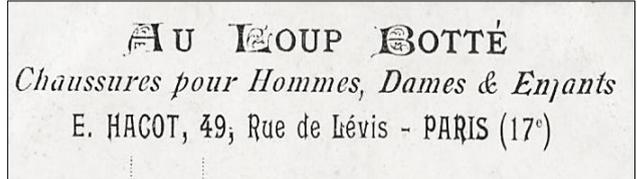
À cet emplacement, englobant les n°s 43 et 45, un nouvel immeuble a été construit en 1896 avec des commerces en rez-de-chaussée : une fromagerie installée en 1982 et un institut de beauté « Yves Rocher » depuis 2009. À gauche, la boutique de vêtements « Eddy swing » est au n°41, datant de 1870.





Au bas d'un immeuble construit en 1898, au n°51 de la rue de Lévis, la « Maison E. Lirochon », Grande boucherie universelle de la Plaine Monceau (photo de 1914). À cet emplacement, se trouvent maintenant un caviste « Le repaire de Bacchus », installé en 2009, et une boucherie « Le Bourdonnec », ouverte en 2017. La structure métallique grise qui surplombe les deux boutiques permet de penser que l'ancienne boucherie E. Lirochon occupait la totalité de la surface, désormais divisée en deux parties.

À gauche, au n°49, un marchand de fruits et légumes locaux et bio « L'Art Potager » et une conserverie « La belle-iloise » se sont installés récemment. La carte ci-contre indique qu'il y a eu jadis à cette adresse un magasin de chaussures « Au loup botté ».





Ancienne photo de la rue de Lévis, vue en direction de l'avenue de Villiers, avec les immeubles n°55 et n°53 qui existaient avant les importantes modifications du secteur entre 1867 et 1900. (Photo Archives historiques de Paris).

Au n°53 rue de Lévis, en 1872 la « Maison Bayle » faisait commerce de bois et charbons ; elle offrait aussi le service de porteur d'eau.

La maison située à côté, légèrement en retrait, tenait lieu à la fois de brosseur, marchand de couleurs et quincaillerie.

Après la destruction des deux anciennes maisons et la reconstruction d'autres (voir p. 25) qui seront à leur tour démolies (voir p. 35), un nouvel immeuble a vu le jour en 1998, bâti sur les parcelles des n°s 53 et 55, avec des commerces au rez-de-chaussée. Actuellement, il s'agit d'un magasin de vêtements pour femme « Sud Express » et d'une animalerie « Two Tails ».

Le fleuriste « Lévis fleurs » que l'on aperçoit au premier plan est au n°57. En face, la poissonnerie « Lévis marée » est au n°46.





Ancienne carte postale prise au niveau du n°57 de la rue de Lévis, en direction de l'avenue de Villiers. Au premier plan, un magasin de fournitures photographiques et une crèmerie, la « Maison Couturier », vendant beurre, œufs, fromages. L'immeuble d'angle sera démolit et un autre construit à sa place en 1880, hébergeant un fleuriste et un marchand de primeurs « Les halles Lévis » évoqué aussi pages 26 et 30. À gauche, la boucherie-traiteur « Aurélien », ayant succédé à la boucherie « Chevy » en 2018, puis la librairie « Fontaine », présente à cette adresse depuis 1989.





La rue de Lévis à l'approche de la rue Legendre, bordée de nombreux commerces pas tous identifiables sur la carte postale de 1907, avec une voiture tirée par deux chevaux qui vient de la rue Legendre et remonte vers l'avenue de Villiers. À partir de 1900, il n'y avait plus qu'une Compagnie générale des Omnibus qui desservait 25 lignes, identifiées par autant de lettres. La Station des Omnibus était rue Legendre, juste après ce carrefour, à droite, sur l'ancien dépôt de la Compagnie des petites voitures. Actuellement, à gauche, se succèdent le fleuriste « Lévis fleurs », le marchand de primeurs « Les halles Lévis » et, à droite, la poissonnerie « Lévis marée », une boutique de vêtements pour femme « Non-stop », la librairie « Fontaine » et, au-delà, la boucherie-traiteur « Aurélien », un coiffeur et le bar-brasserie « Le Sauret » décrit page suivante.





Au n°54 de la rue de Lévis, occupant l'angle avec la rue Legendre, le « Café Lafortune » dans les années 1920.

Cet emplacement a toujours été occupé par un bar-tabac qui, après quelques changements de noms et de gérants, est actuellement le café-brasserie « Le Sauret ».

Le bar-tabac-brasserie « Le Sauret », installé à angle de la rue Legendre, depuis l'an 2000 (cliché web).

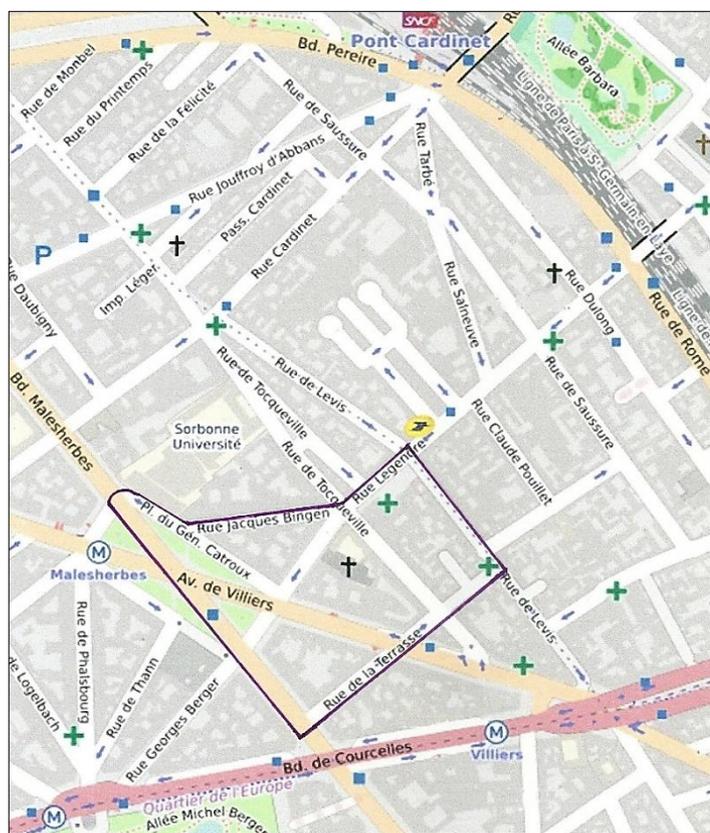


Situation du café-brasserie « Le Sauret », au bout de la partie piétonne de la rue de Lévis, à l'angle de la rue Legendre. Au premier plan, la boucherie-traiteur « Aurélien », visible aussi p. 25, puis un coiffeur ouvert depuis environ trois ans.



2. La Place de Lévis et l'ancien château de Monceau

Dès le IX^e siècle, en bordure de la route de Paris à Argenteuil, on signale l'existence d'un petit hameau champêtre qui, après quelques variations orthographiques du nom, deviendra le village de Monceau, dépendant de la paroisse de Clichy.

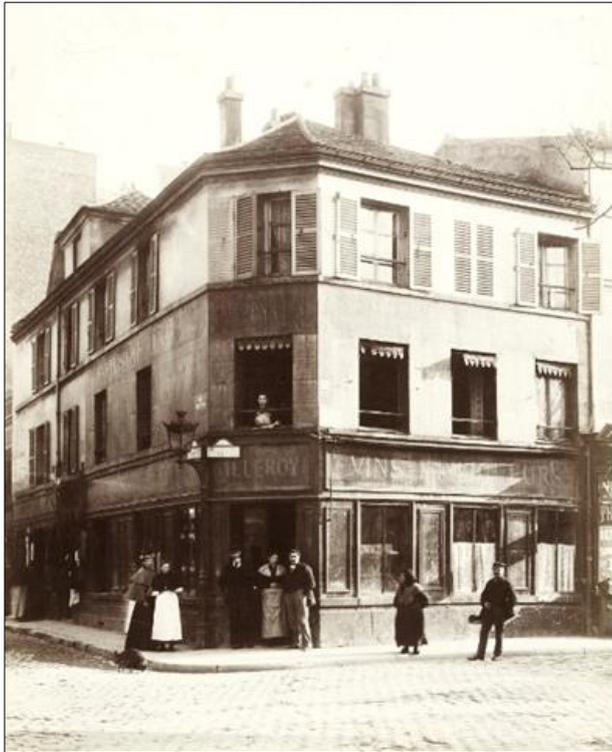


Le village avait son centre à l'emplacement de l'actuelle Place de Lévis et possédait un château fort médiéval dont l'entrée se situait au niveau du n°22 rue Legendre. Le domaine initial, couvert de champs, de cultures maraîchères, de pâtures, de chasses, de vignes ainsi que de quelques habitations, appartenait aux seigneurs de Monceau. Il occupait approximativement le quadrilatère délimité actuellement par la rue de Lévis, la rue de la Terrasse, le boulevard Malesherbes, la rue Legendre et la rue Jacques Bingen (cf. carte ci-contre). Entre 1840 et 1876, sur le terrain de l'ancien château, la rue de Tocqueville (ex route d'Asnières), l'avenue de Villiers (ex avenue de Neuilly), la rue Legendre (ex rue d'Orléans), le boulevard et la place Malesherbes (place du Général-Catroux depuis 1977), la rue de Montchanin (rue Jacques Bingen depuis 1946) ... ont été progressivement ouvertes, selon les tracés planifiés par Haussmann en collaboration avec Émile Pereire.

Dans son ouvrage de 1928, *Le XVII^e arrondissement à travers les âges*, E. Barbize donne une description des lieux : « En 1400, ce château comportait plusieurs corps de logis : chambres, tours, salles de gardes, colombier, pressoirs, bergerie, plaidoyer pour l'exercice de la justice, prison..., le tout couvert partie en ardoises, partie en tuiles, avec jardin clos de murailles crépies de plâtre, enfin une vigne, le tout d'une superficie de 12 arpents. »

Du XIV^e siècle au XVIII^e siècle, le château passe entre les mains de différents propriétaires par mariage, succession, donation ou vente, non sans susciter convoitise, intrigue et procès. En dernier lieu, il sera vendu à une descendante de la famille d'anciens propriétaires, Antoinette Grimod de La Reynière, mariée en 1782 à Guy-Henri-Joseph de Lévis, marquis de Gaudiez (1757-1828). Visiblement ruinés, ces derniers finiront par le céder au curé et à la fabrique du Roule. Racheté en 1830 par le notaire de Monceau, Élie Deguingang, le domaine sera morcelé avant de disparaître durant le Second Empire.

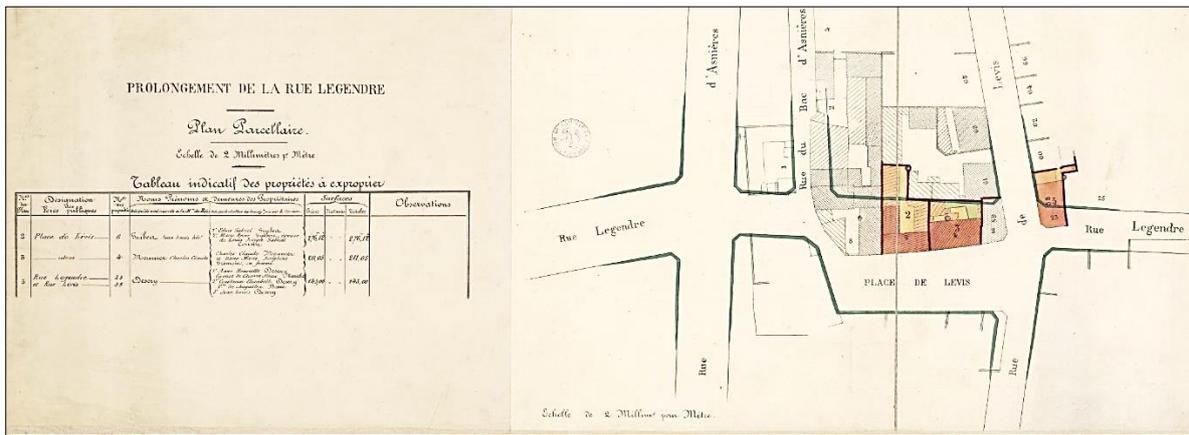
Parmi les propriétaires du château, on ne retiendra que quelques noms. Tout d'abord, celui de Huguenin Harod (ou Huguelin Axrode) qui accueillit, le 7 septembre 1429, Jeanne d'Arc de retour du sacre de Charles VII à Reims. Après une nuit de repos, Jeanne partit le lendemain matin pour rejoindre Paris assiégée. On peut citer aussi Étienne Desfriches qui fit construire, à l'angle des actuelles rues de la Terrasse et de Tocqueville, une chapelle. Celle-ci, consacrée en 1529, fut utilisée par les habitants du village de Monceau jusqu'en 1828, tout en restant rattachée à la paroisse de Clichy, malgré les tentatives pour s'en affranchir. Cette chapelle Saint-Étienne sera finalement démolie en 1828 après la construction de l'église de Sainte-Marie des Batignolles qui hérita de sa cloche baptisée « Étienne », du nom du Saint-patron de son fondateur.



Ancienne photo montrant l'angle de la rue de Lévis (vue en direction de l'avenue de Villiers) avec la Place de Lévis avant la profonde restructuration ayant affecté cette zone entre 1867 et 1900.

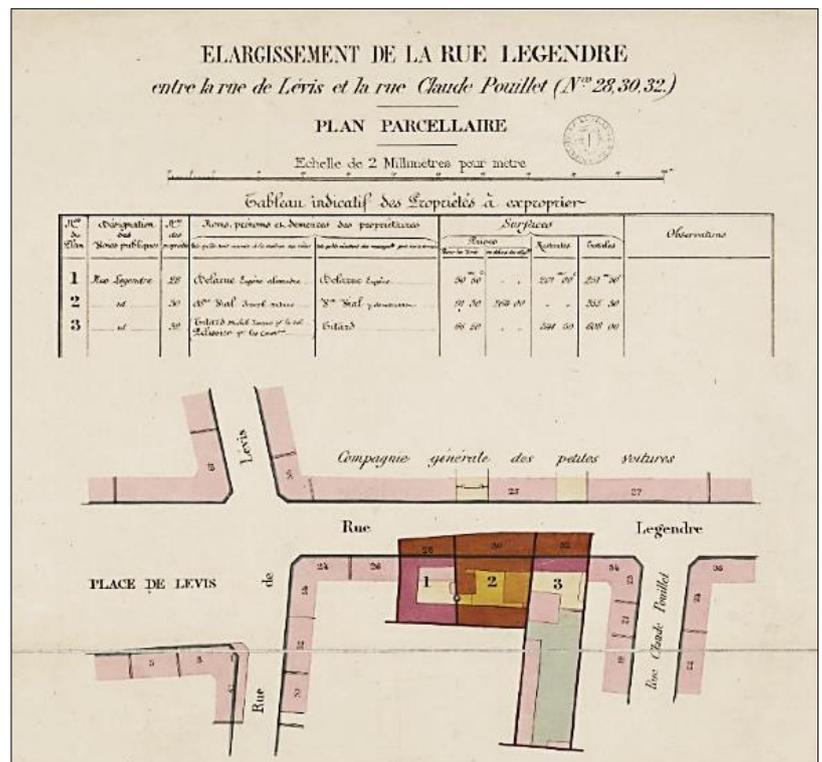
La maison à deux étages avec, au rez-de-chaussée, le café-restaurant de H. Leroy n'existe plus ; sur les plans cadastraux, elle correspond au n°3 Place de Lévis. (Photo Archives historiques de Paris).

À partir de 1854, afin de répondre au projet du préfet Haussmann d'urbaniser la Plaine-Monceau, un décret d'utilité publique, promulgué le 10 avril 1867, autorise l'expropriation des terrains et la destruction des bâtiments de l'ancien village de Monceau pour permettre l'élargissement ou la création de voies de circulation. De nouveaux immeubles et des hôtels particuliers voient alors le jour, souvent assez luxueux, construits par des propriétaires fortunés ou des investisseurs.



Plans cadastraux de 1867 (ci-dessus) et de 1880 (ci-contre) montrant les projets d'élargissement de la rue Legendre au niveau de la Place de Lévis. (Archives historiques de Paris).

Jusqu'en 1846, la rue d'Orléans (future rue Legendre) est limitée à la partie située entre la rue de Lévis et l'avenue de Clichy. Elle a ensuite été prolongée par tronçon, d'une part vers le boulevard de Courcelles, et d'autre part jusqu'à l'avenue de Saint-Ouen. En 1865, elle deviendra la rue Legendre, du nom d'Adrien-Marie Legendre (1752-1833), éminent mathématicien membre de l'Académie des Sciences.



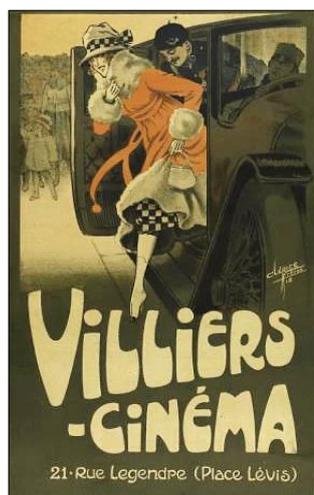


Arrivée de la rue de Lévis sur la Place de Lévis qui se prolonge sur la droite. Au n°57, au bas d'un immeuble d'angle, construit en 1880, le magasin de primeurs « Les halles Lévis ». C'est là que Roger Lecoeur ouvrit son premier établissement et créa, rejoint par son fils, la « Société générale d'alimentation Roger Lecoeur & Cie » en 1955.

Avec ses bancs publics à l'ombre des tilleuls protégés au pied par une grille en fonte ouvragée, ses anciens lampadaires, son kiosque à journaux, sa fontaine Wallace et sa colonne Morris, la Place de Lévis, malgré ses dimensions relativement réduites, possède toutes les caractéristiques d'une place typiquement parisienne dotée d'un patrimoine précieux à préserver.

Conçue en 1853 dans sa forme actuelle, elle s'inscrit dans l'espace existant entre la rue Legendre et un immeuble dont l'élégante courbure constitue la bordure opposée.





La rue Legendre, en direction de l'avenue de Villiers, longeant la Place de Lévis, avec plusieurs commerces et une salle de concert « Eden Monceau ». Entre 1910 et 1977, celle-ci devient un cinéma, le « Royal Villiers », également appelé « Villiers-cinéma », dont les séances étaient souvent accompagnées d'interventions d'un personnage pittoresque, Charles-Auguste Bontemps. Ce lieu hébergeait aussi le « Club du Faubourg », animé par Léo Poldès, qui se réunissait deux fois par semaine pour des conférences littéraires ou politiques.

◀ Affiche de 1918 pour le cinéma situé au n°21 rue Legendre.

Le cinéma et les bâtiments situés de part et d'autre ont été démolis et remplacés par un nouvel immeuble, construit en 1995 au n°21 rue Legendre. En 2004, un magasin de surgelés Picard a succédé à un supermarché.





La rue Legendre, en direction de la rue de Rome. À droite, la Place de Lévis avec un grand immeuble à la façade courbe, construit en 1898, faisant l'angle avec la rue de Tocqueville. Au rez-de-chaussée, de droite à gauche, une succursale du « Crédit du Nord », une agence immobilière, une pharmacie puis une crèche « Les petits chaperons rouges » et une agence du Crédit agricole (voir aussi les photos p. 30).



Deux écussons avec inscriptions sont sculptés aux angles de la façade. À gauche : les initiales VF ; à droite : Propriété de la France – C^{ie} d'assurances pour la vie – 7-9-11 B^d Haussmann - Paris





En poursuivant la rue Legendre au-delà de la Place de Lévis, certaines demeures retiennent l'attention.

Ci-contre et ci-dessous, l'hôtel particulier d'Aimé Guerlain, fils de Pierre-François Guerlain, le fondateur de la célèbre maison de parfum créée en 1828. Construit en 1880 d'après les plans de l'architecte Paul Selmersheim, cet édifice de brique et de pierre possède un style assez éclectique, inspiré de la Renaissance française et italienne, et des maisons flamandes.

Le bâtiment donne sur trois rues : la rue Léon Cosnard (1825-1891), maire du 17^e arrondissement de 1880 à 1901, la rue Legendre et la rue de Tocqueville (voir aussi page précédente).

La photo ci-dessus montre la façade sur la rue Léon Cosnard et laisse entrevoir une courrette intérieure à colombages.

La photo ci-contre, prise du carrefour entre la rue Legendre et la rue de Tocqueville, permet d'admirer les parties de la façade qui bordent ces deux rues.



La rue Jacques Bingen, qui part en biais au niveau du carrefour de la rue Legendre et de la rue de Tocqueville, possède plusieurs hôtels particuliers remarquables par leur architecture et les personnalités qui y vécurent.



En restant à proximité de ce carrefour, le n°10, construit en 1888, actuelle ambassade du Zimbabwe, fut habité, de 1884 à 1889, par l'écrivain Guy de Maupassant et le n°12 mitoyen, datant de 1890, était l'hôtel particulier de l'industriel Robert Goüin (photo de gauche).

Le n°13, de style néo-gothique, a été construit en 1883 par Hector Degeorge pour M. Edgar Roper (photo de droite).



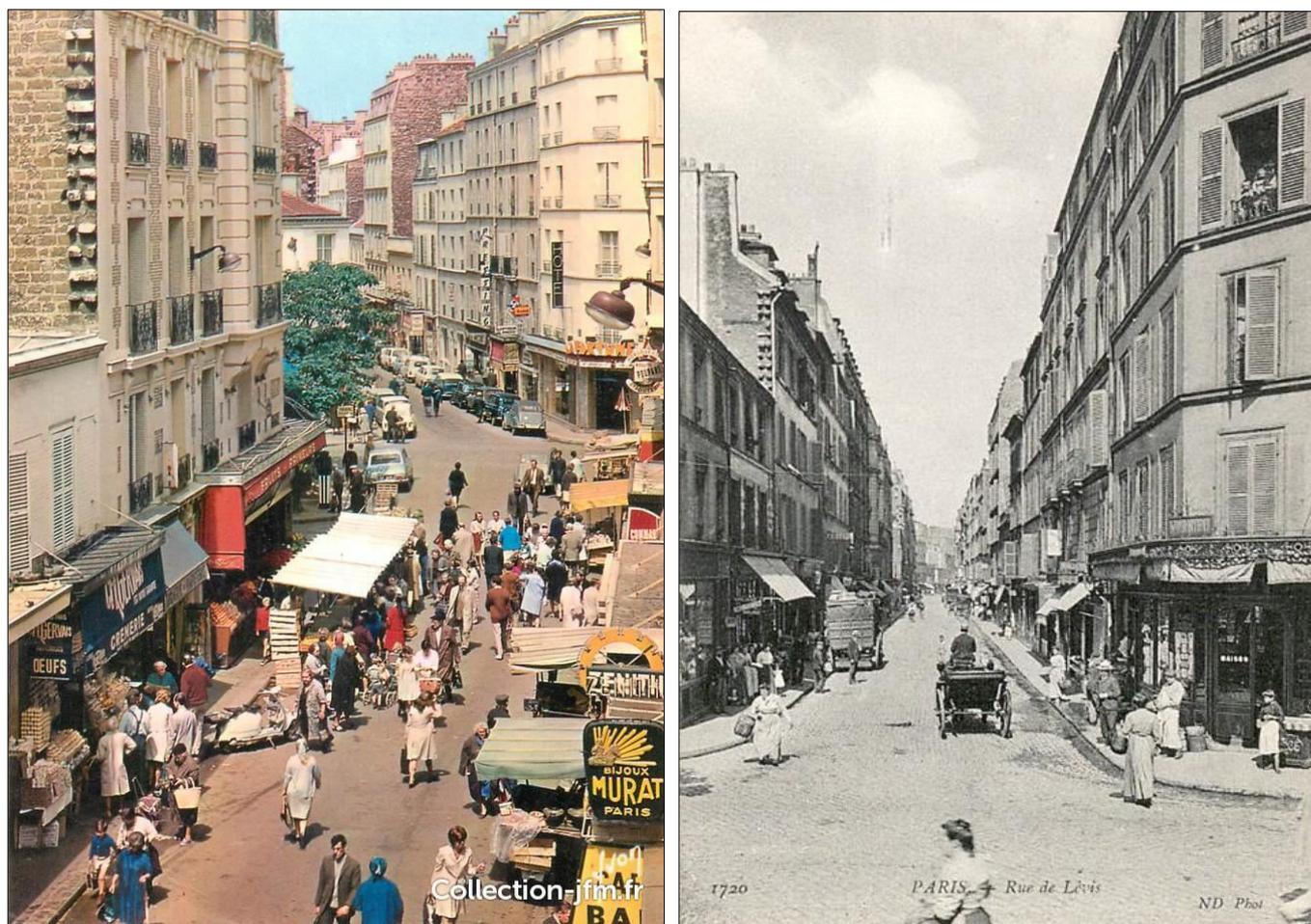
Avant le rattachement du village de Monceau à la capitale, un couvent des pères Barnabites existait sur les terrains de l'ancienne seigneurie ; cet imposant bâtiment subsiste à l'angle de la rue de Tocqueville, au n°17, et de la rue Legendre, au n°22 bis. Dans le prolongement, une chapelle est construite entre 1848 et 1903 par Eugène Homberg. Dédiée à Saint-Paul, elle est ouverte aux fidèles en 1897. Mais en 1903, la persécution et le schisme entraînent la fermeture du couvent et de la chapelle.

En 1907, la chapelle est rendue au culte puis érigée en paroisse, sous le vocable de Saint-Charles de Monceau. Entre 1908 et 1912, sous l'impulsion de l'architecte Christian Labouret, l'église est agrandie et sa façade remaniée dans un style néo-roman.

Un peu plus loin, l'immeuble mitoyen avec l'église, situé au n°22 rue Legendre, date de 1880. C'est à ce niveau qu'était localisée l'entrée de l'ancien château de Monceau (cf. page 28).



3. De la rue Legendre à la rue Cardinet



La carte postale de gauche (*cliché web*) date des années 1960. Elle montre une plongée sur la rue de Lévis, prise au niveau des n^{os} 55/46 et se prolongeant au-delà de la Place de Lévis et du croisement avec la rue Legendre.

L'immeuble construit en 1880, situé au n°57, qui fait l'angle avec la Place de Lévis, est bien reconnaissable ; au rez-de-chaussée, le magasin de primeurs de la Société Lecoœur & Cie est déjà présent (voir p. 30). En revanche, le petit bâtiment à un étage où l'on aperçoit une crèmerie n'existe plus. Il a été remplacé, en 1998, par un immeuble plus haut décrit p. 24.

De l'autre côté de la rue Legendre, à droite, on aperçoit un hôtel-restaurant dans un immeuble d'angle de six étages qui n'a pas subi de transformations importantes depuis sa construction.

À droite, la carte postale ancienne remonte au début des années 1900. Il s'agit d'une perspective de la rue de Lévis, prise de la rue Legendre, en direction de la rue Cardinet. Contrairement à la première, cette partie de la rue de Lévis n'est pas piétonne mais tout aussi commerçante. Cependant, alors que les commerces de bouche sont majoritaires dans le premier tronçon, ils sont relativement rares dans le second. Ici, pas de primeurs, boucheries et autres marchands de produits frais mais des magasins de vêtements, chaussures, bijoux, objets de décoration, des librairies, opticiens... et aussi quelques établissements de restauration.

Entre les deux images, outre des changements au niveau des commerces et des bâtiments, on peut noter l'apparition de nouveaux moyens de transport ; les calèches tirées par des chevaux ont disparu, remplacées par des automobiles à moteur.



162. E. V. PARIS XVII^e. — Rue Lévis (prise de la Place Lévis)

Le carrefour entre la rue Legendre et la rue de Lévis, en direction de la rue Cardinet. À l'angle gauche, l'immeuble a été démolit et la boulangerie a disparu. Depuis 2005, au pied d'un nouveau bâtiment, construit en 1995 au n°61 rue de Lévis, est installé un magasin de lingerie féminine « Étam ». À droite, au n°58, un bar-restaurant s'est maintenu jusqu'en 1986 avant de céder la place à un magasin de vêtements de la marque « Benetton ».





La rue de Lévis, photographiée au niveau des n^{os} 69/72, vue en direction de la rue Cardinet, avec de nombreux commerces qui se succèdent de chaque côté mais qui restent difficiles à identifier sur la carte postale datant du début du XX^e siècle.



Vue en perspective du côté gauche de la rue de Lévis. Au premier plan, au n°69, un immeuble, dont certains éléments d'architecture sont bien reconnaissables, abrite une librairie depuis sa construction en 1900. La création, en 1970, de « L'Astrée » perpétue la tradition de librairie indépendante associée à ce lieu.

Sur le trottoir de droite, se succèdent un coiffeur « Le Salon de Quartier », ouvert depuis trois ans au n°72, puis un traiteur asiatique, une agence immobilière, un restaurant « Les résidents », des commerces installés dans des immeubles construits pour la plupart dans les années 1880.





◀ Le salon de coiffure « Bellanger » au n°65 de la rue de Lévis. La position des fenêtres et de la porte du garage permet de situer le coiffeur à gauche, là où se trouve aujourd’hui une agence du Crédit Lyonnais.



Au n°91 rue de Lévis, une succursale de la Société laitière « Maggi », tenue par Blanche Drouillet (photo de 1909). À cette adresse, il y a actuellement un coiffeur « Elionne Barber » et la retoucherie « Nis ». La balustrade finement ouvragée que l’on devine en haut de la photo ancienne et la forme particulière de l’encadrement de la vitrine confirment la localisation de la laiterie à l’emplacement de la retoucherie.



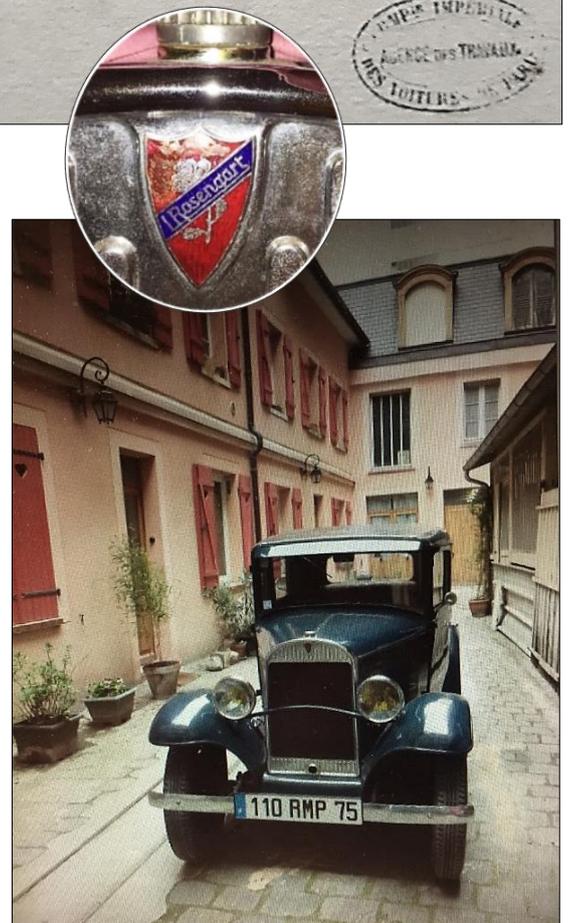
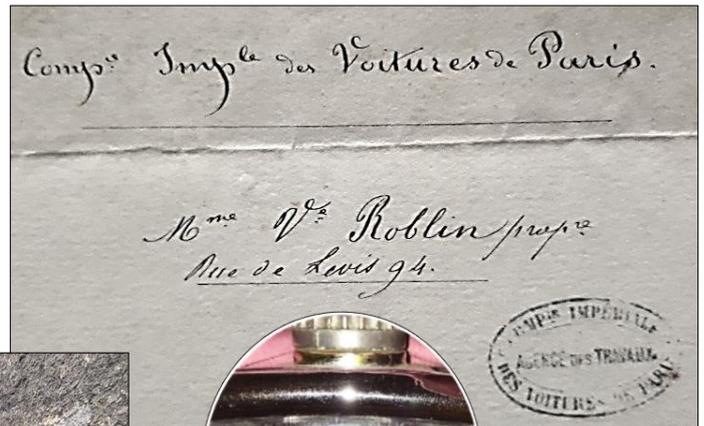
Jeton recto verso de la Société laitière Maggi (1902-1947)





Au n°94 rue de Lévis, une fois franchie la porte d'entrée de cet immeuble construit autour des années 1830, on accède à une cour où se trouvait jadis une écurie qui travaillait pour la *Compagnie Impériale des Voitures de Paris*, avant la transformation des locaux en forge. Le document ci-dessous, les anneaux encore fixés au mur pour attacher les chevaux, l'ancien pavage et le rail au milieu du passage témoignent de cette histoire passée. À gauche de la porte, un magasin de vêtements féminins « Patrick Ribac » et, à droite (hors champ), une librairie spécialisée en BD « Bulles de Salon ».

A partir des années 1990, la cour a été réaménagée avec, sur la gauche et au fond, des appartements et, à droite, un atelier-remise. Les photos ci-dessous montrent la cour dans son aspect actuel avec une voiture de collection, en état de marche, une *Lucien Rosengart 1933*, précieusement conservée par le propriétaire des lieux (*documents collection particulière*).





Au n°96 de la rue de Lévis, un immeuble est construit en 1933, sur un terrain resté non bâti, dans un style art-déco caractéristique de cette époque ; les habitants du quartier parlaient alors du « Chantier Mariani ». (Archives historiques de la Ville de Paris)

L'immeuble visible au premier plan sur la photo de droite correspond au n°94 décrit plus en détail page précédente.



À gauche de l'entrée en fer forgé, élégante et ouvragée, un restaurant coréen « Dochilak » est ouvert depuis 2016 et, à droite, la boulangerie-pâtisserie « Léonie » a succédé, en 2019, à « L'écureuil », un pâtissier renommé présent à cette adresse depuis 1974.





Ces deux cartes postales anciennes ont été prises au bout de la rue de Lévis, coupée par la rue Cardinet, vue en direction de la rue Legendre. En prenant un peu de recul, sur une placette aménagée au milieu de la rue de Tocqueville, on peut voir, de part et d'autre d'un bâtiment central, la rue de Lévis partant à gauche et la rue de Tocqueville se prolongeant à droite. La vue ci-dessus est antérieure à 1911, date de construction du nouvel immeuble visible sur la photo ci-dessous.





Vu de la rue de Tocqueville, un immeuble à l'architecture et aux décors raffinés construit en 1911. Grâce à sa forme de trapèze, il s'inscrit parfaitement dans le cadre imposé par le tracé des rues de Lévis, Cardinet et de Tocqueville. Sur la photo de gauche, on aperçoit sa façade donnant sur la rue de Lévis et, à l'angle d'en face, un bar-restaurant « Au clair de lune ».

Au pied de cet immeuble, une pharmacie existe depuis l'origine ; actuellement, il s'agit de « Aprium Pharmacie de Tocqueville », ouverte en 2013.





Blason de la Maison de Lévis

Bibliographie

- Serge Adamowicz, *Paris - 17^e arrondissement historique & pittoresque*, Michel Dansel, 1985
- E. Barbize, *Le dix-septième arrondissement à travers les âges*, édité à compte d'auteur, 1928
- Sylvie Bonin, *Je me souviens du 17^e arrondissement*, Parigramme, 2001
- Frédérique Bousquet, *Mémoire des rues – Paris 17^e arrondissement (1900-1940)*, Parigramme, 2016
- Simone Granboulan-Féral, Rémy Gosa, Alain Lemoine, Rodolphe Trouilleux, *Paris – Vie et Histoire du 17^e arrondissement*, Éditions Hervas, 1987
- Jacques Hillairet, *Evocation du vieux Paris-Les villages (Tome 3)*, Les Éditions de minuit, 1954
- Jacques Hillairet, *Connaissance du vieux Paris*, Éditions Rivages, 1994